Luis Sepúlveda

Une sale histoire

Métailié

Extrait de la publication

UNE SALE HISTOIRE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Vieux qui lisait des romans d'amour
Le Monde du bout du monde
Un nom de torero
Le Neveu d'Amérique
Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler
Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre
Journal d'un tueur sentimental
Yacaré/Hot Line
Les Roses d'Atacama
La Folie de Pinochet

Extrait de la publication

LUIS SEPÚLVEDA

UNE SALE HISTOIRE

(Notes d'un carnet de moleskine)

Traduit de l'espagnol (Chili)
par François Gaudry

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2005

Extrait de la publication

Titre original : *Moleskin*
© Luis Sepúlveda, 2004, by arrangement with Dr. Ray-Gude Mertin, Literarische Agentur
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2005
ISBN : 978-2-86424-805-7
ISSN : 0291-0154

Extrait de la publication

C'est un carnet à couverture noire que j'ai toujours sur moi et dans lequel j'écris chaque jour mes doutes, mes étonnements et mes colères. J'y ébauche aussi des articles, des chapitres de roman, des contes, des recettes de cuisine, des déclarations d'intention et des rappels d'engagements que généralement j'oublie. J'ai une relation passionnelle avec ce carnet de moleskine, et je me sens plein de reconnaissance quand un lecteur ou une lectrice complice – c'est pour cela que j'écris, pour nouer des complicités – m'en offre un, vierge et encore sous cellophane. Lorsque j'arrive à la fin des pages que j'ai noircies et que je les relis, telle une brève cérémonie des adieux, avant d'étrenner un nouveau carnet, je découvre que je n'ai pas perdu ma capacité d'étonnement. Relire ces pages, c'est comme rembobiner le film de la vie et la voir défiler fugacement, image par image. Quelle différence entre les articles dans leur version brute et ce qu'ils sont après avoir été élagués pour des raisons de place! Et comme me paraissent naïves les annotations en marge d'un chapitre, du genre "impossible à mettre" ou "qui sait si ça servira"!

Les textes qui suivent sont extraits de trois carnets de moleskine que j'ai remplis entre janvier 2002 et mars 2004, et, depuis lors, comme l'écrivait Van Gogh à son frère Théo : "Les moulins ne sont plus là mais le vent est toujours le même."

Extrait de la publication

ÉLOGE DE L'INCERTITUDE

Il y a exactement trois ans, Paul Wolfowitz, le numéro deux du Pentagone, déclarait que dans un monde globalisé et conscient du "leadership moral" nord-américain, les frontières politiques et géographiques disparaîtraient en fonction de critères que la nation "leader" déciderait pour chaque pays. Cette apologie de l'impérialisme fut prononcée à l'université d'Austin, au Texas, le regard tourné vers le sud du Río Grande et le vaste territoire qui se prolonge jusqu'aux confins australs, le territoire de la plus grande réserve verte de la planète, des pampas infinies, de la Patagonie inconnue, des volcans qui grondent et racontent la jeunesse d'un continent qui abrite un conglomérat humain appelé Amérique latine. Une fois la conférence de Wolfowitz terminée, un journaliste hondurien demanda aux étudiants s'ils savaient où était l'Amérique latine. L'un d'eux répondit au Nouveau-Mexique, un autre que c'était une province espagnole, et moi aussi je me suis posé la question.

Il y a mille théories expliquant pourquoi les habitants du sud du Río Grande persistent à se dire latino-américains, mais j'en retiendrai une, personnelle, qui tient à la résistance à la spoliation, car à nous autres, latino-américains, on a volé jusqu'au nom de la terre que nous foulons.

L'illustre mouchard du maccarthysme nommé Elia Kazan tourna une géniale histoire d'émigrants pour lesquels *America, America*, doublement invoquée, était la frange de ciment au pied de la statue de la Liberté. Ma grand-mère italienne était partie elle aussi de Livourne vers cette "America", en ignorant la latitude et la longitude de ce mot qui était pour elle un simple synonyme de pain, de toit et d'espoir. Alors qu'ils naviguaient encore en haute mer, à quelques jours de l'arrivée, le capitaine

du bateau informa mon aïeule et ses frères que le bateau ne faisait pas route vers l'"America" mais vers l'Argentine.

Il est de toute évidence injuste que nous, habitants des terres au sud du Río Grande, prétendions tous être des Latino-Américains. Les peuples indigènes à qui ce continent appartenait n'ont guère profité des bienfaits de la latinité : tout ce qui était latin, y compris les grandes idées des Lumières et de la Révolution française, les ignora ou servit à fournir un cadre légal au vol de leurs terres. Nos guerres d'indépendance dégénérèrent en luttes de caudillos créoles, nos constitutions s'inspirant de belles idées de justice ne servirent qu'à ceux qui les avaient formulées et nos traditions récentes ignorent ceux qui étaient là avant nous pour les confiner dans le misérable espace de l'exotisme.

Où est l'Amérique latine ? Ne la cherchez pas sur les cartes de géographie des écoles mais dans le territoire invisible de ces grands oubliés qui, outre l'espagnol et le portugais, parlent mille autres langues. Notre histoire est une contradiction pure et hégélienne, qui a accru la complexité de l'existence, mis en évidence l'indéniable lutte des classes, y compris de classes qui ne voulaient pas lutter parce qu'elles se sentaient en marge des intérêts en présence. Et cela engendra l'incertitude, la même incertitude que celle des compagnons de Simon Bolivar lorsque celui-ci, en route vers le double exil de la mort, s'exclama : "Nous ne serons jamais heureux."

Où est l'Amérique latine ? Ne la cherchez pas sur la mappemonde mais dans l'univers de l'incertitude. La seule chose dont nous soyons sûrs, c'est que la terre était sous les pieds de ceux qui débarquèrent, et que les Espagnols, Portugais, Français, Polonais, Russes, Juifs, Arabes, Allemands, Italiens, Chinois, Anglais et d'où qu'ils vinssent, foulèrent le sol et ne virent pas l'autre, celui qui observait leur arrivée comme celle de l'incertitude même. Cet autre-là pensa qu'il y avait de l'espace pour tous, mais il ne prévoyait pas qu'on voulait justement s'approprier le sien. Tous deux savaient que vivre signifiait simplement manger et ne pas être mangé, mais ils n'avaient pas les mêmes codes et la vie se transforma en lutte permanente entre ceux qui

Extrait de la publication

voulaient manger et ceux qui évitaient d'être mangés. *Kripsis* est l'art de disparaître, de voir sans être vu. *Aposematosis* est l'effet théâtral consistant à être vu sans rien voir. Ce sont là les éléments substantiels de notre incertitude.

L'histoire de l'Amérique latine est remplie d'incertitudes, nos documents fondateurs ont démontré qu'il était possible de coucher sur le papier l'idée la plus noble comme la plus détestable, ou les deux en même temps. Ainsi notre lutte a-t-elle été constante pour obtenir un lieu matériel et faire une réalité de l'idée de maison, de patrie, de foyer latino-américain.

Où est l'Amérique latine ? En ceux qui cherchent des certitudes minimales. Elle est, par exemple, dans les mille jours du gouvernement de Salvador Allende qui ont signifié pour notre continent une révolte contre l'incertitude, une rébellion d'un genre nouveau, qui rejetait l'idée du modèle révolutionnaire pur, tout en le préservant comme une référence. Ainsi élaborions-nous – enfin – une identité politique et sociale qui nous était propre et nous permettait de mieux affronter l'incertitude. Durant ces mille jours de rêve collectif, nous avons découvert l'autre, celui qui était là avant nous, les Latino-Américains, et nous avons ainsi rendu aux Mapuches une partie de leur terre usurpée.

Où est l'Amérique latine ? Ne la cherchez pas dans le discours des faux prophètes mais dans la mémoire de ceux qui luttèrent pour les vérités les plus simples et osèrent assumer les tâches les plus complexes. Notre histoire réelle, méditée, consesuelle, n'est pas encore écrite. Celle que l'on présente comme histoire officielle n'est qu'une litanie de prêchi-prêcha servant à maintenir l'incertitude. À quelle méthode, à quelle catégorie faut-il avoir recours pour expliquer le soulèvement des Indiens du Chiapas ? Ils ne se sont pas soulevés pour prendre le pouvoir mais pour dire NOUS EXISTONS, pour être vus. L'Amérique latine est certainement au sud du Río Grande et dans les yeux tristes de Rigoberta Menchu, tristes de voir que son idée d'une Amérique latine où les autres, les enfants des Mayas, existeraient eux aussi et seraient visibles, est sacrifiée à l'infâme croyance

Extrait de la publication

qu'une autre Amérique latine, régentée par les assassins de son peuple, est plus rentable car elle entretient l'incertitude.

L'Amérique latine est au Brésil et dans l'espoir courageux de vaincre la faim, cette simple et horrible faim qui colle les tripes au dos, immobilise, empêche de réfléchir aux alternatives, à l'incertitude. Le chemin pris par Lula va au-delà d'un projet politique, toujours déterminé par le caractère transitoire du pouvoir, lorsque celui-ci est légitime. C'est une façon de rompre avec la culture de la résistance à l'anticipation, et l'audace créative définit et oriente l'action, là est l'Amérique latine.

L'Amérique latine n'est pas dans le commerce des terres ni dans le projet de livrer la Patagonie aux États-Unis en échange de la dette extérieure argentine. Elle est dans l'audace responsable d'hommes comme l'écrivain Miguel Bonasso, qui assume une charge au parlement argentin afin d'établir quelques certitudes.

Où est l'Amérique latine ? En bien des endroits et nulle part. En bien des endroits pour ceux qui veulent la voir et être vus comme des personnes solidaires, respectueuses d'un continent qui n'a disposé ni du temps nécessaire pour surmonter ses contradictions ni de la paix, laquelle ne signifie pas seulement absence de guerre, mais aussi de blocus, de menaces, de corrupteurs et de corrompus, d'invasions, de coups d'État militaires, de coups de banquiers, de relations inégales, de spoliations et de cynisme capitaliste. Et nulle part pour ceux qui la voient comme une région assujettie à la volonté de ceux qui l'ont toujours maintenue dans l'incertitude.

L'Amérique latine est limitée au nord par la haine et n'a pas d'autres points cardinaux.

Extrait de la publication

LA PREMIÈRE FOIS OÙ J'AI CRIÉ "ACTION !"

Le 11 mars, je me suis couché très tôt mais avant de fermer les yeux, j'ai consulté le bulletin météo du lendemain. Le soleil était annoncé, un grand soleil sur le nord de l'Argentine, et c'était précisément de soleil dont nous avions besoin pour commencer le tournage de *Nowhere*, mais en pleine nuit, à quatre heures, j'ai été réveillé en sursaut par le grondement du tonnerre et aussitôt une pluie torrentielle s'est abattue sur la ville de Salta.

À six heures du matin, aux premières lueurs, il continuait à pleuvoir et, tout en buvant le premier café de la journée, nous organisâmes une réunion d'urgence avec Beppe, le directeur de la photo, Roberta, la cameraman, Aitor, le preneur de son, Diego et Martín, mes assistants de direction, et Roberto, le producteur exécutif. Dans la langue improvisée que nous employâmes pendant tout le tournage, mélange d'italien, d'espagnol et d'anglais, nous décidâmes que, malgré la pluie qui paraissait ne pas vouloir cesser, nous commencerions de tourner à l'heure convenue, mais avec un léger changement : nous filmerions les intérieurs d'un train en marche, et quel train !

Le vieux Train des Nuages grimpe lentement à près de quatre mille mètres d'altitude, tiré par deux locomotives diesel. Sur certains tronçons, la pente est si raide que les ingénieurs qui construisirent cette ligne destinée à relier l'Argentine et le Chili avaient tracé de curieux zigzags à flanc de montagne, permettant au convoi de prendre de l'élan et de poursuivre sa route.

Nous disposions d'une locomotive, d'un vieux wagon de passagers aux vagues allures d'Orient-Express qui nous servait de loge, de salle de maquillage, de vestiaire, de cafétéria et de réserve de matériel, ainsi que de deux wagons de marchandises

que Coca et Cristina, les directrices artistiques, avaient transformés en prisons roulantes.

À sept heures du matin, plus que la pluie, c'était un véritable déluge qui s'abattait sur la gare de Campo Quijano, le dernier village au pied des Andes. "C'est ça, le climat du désert ?" demanda l'acteur cubain Jorge Perugorria. Daniel Fanego, argentin, lui répondit que la pluie était un cadeau des dieux andins, à quoi le reste de l'équipe répliqua par une bordée de gentilles insultes.

Leo Sbaraglia, lui aussi argentin, commença à distribuer des cirés jaunes qui nous métamorphosèrent en une armée de lutins, tandis que mon frère Carlos veillait à ce que la pluie ne démaquille pas les visages de ses "commandos", tous acteurs de théâtre et étudiants de Salta, qu'il avait transformés en de terribles guerriers à l'issue de deux semaines d'instruction.

Andrea Prodan, italien, annonça que Marcelino, l'homme le plus populaire du tournage, chef électricien, éclairagiste, bras droit du directeur de la photographie et amoureux passionné du cinéma, avait préparé son incomparable café pour tout le monde. Si bien que sur le quai de la gare, ce café nous réchauffa le corps, les arias chantées par Luigi Buruano nous réchauffèrent l'âme et nous restâmes de bonne humeur, stimulés par les histoires extraordinaires racontées par Martín Seefeld, Antonio Hugo, Ariel Casas et Oscar Castro.

Il pleuvait sans discontinuer. Daniel, le photographe, avait déjà pris des centaines de photos lorsque nous reçûmes le signal du départ, mais avant que le convoi s'ébranle on m'apporta une bouteille de champagne français qui devait servir à inaugurer officiellement le tournage de *Nowhere*. Luigi Buruano s'empressa de distribuer des gobelets en plastique et je débouchai lentement la bouteille. À cet instant, quelque chose d'inexplicable me rappela que j'étais un homme d'ici, que je commençais le tournage d'un film – mon premier film – latino-américain sur le sol latino-américain, si bien que je vidai la bouteille sur la terre, en offrande à Pachamama, la terre mère des Indiens des Andes.

Extrait de la publication

Peu après, les nuages se déchirèrent et l'intense, l'aveuglant soleil andin brilla. Pachamama était avec nous. Et le train commença son ascension, traversa des ponts vertigineux, des plaines où se dressent des cactus de trois mètres, des ravins, des arroyos qui passaient par-dessus les voies. À l'intérieur des wagons, on finissait de placer les filtres sur les projecteurs et les acteurs se transformaient en prisonniers maltraités, les mains liées et les yeux bandés. C'étaient bien les personnages tels que je les avais vus pendant les longues et solitaires nuits d'écriture. Ils créaient l'atmosphère d'insécurité et de peur dont nous avions parlé au cours des répétitions. Ils cessaient d'être mes amis pour devenir une part de ma propre histoire, de l'histoire de tant d'autres. Le règne de l'horreur s'installa dans le wagon-prison.

Beppe Lanci prit une dernière mesure au photomètre et me fit un signe d'acquiescement. Fina, ma script et conseillère des moments difficiles, me donna un petit coup sur le bras.

Le moment était venu. Je regardai Lucas, le technicien vidéo, et lançai : "Vidéo". "Enregistrement", répondit Lucas. Je regardai Aitor, le preneur de son, et lui dis : "Son." "Enregistrement", répondit Aitor. Je regardai Roberta, ma très belle cameraman, et lui dis : "Caméra." Sans décoller l'œil de la caméra, elle leva le pouce et murmura ce *buona* qui allait m'accompagner pendant huit semaines. C'est alors qu'un tourbillon de photogrammes me traversa l'esprit comme à la vitesse de la lumière. Ils venaient me rappeler quelque chose à quoi je crois, qui s'appelle la responsabilité éthique de l'artiste, et je me jurai de raconter une bonne histoire. Alors je criai "Action !" et la magie du cinéma commença.

Plus tard, la troupe fut rejointe par Harvey Keitel, Angela Molina, Manuel Bandera, mon fils León Sepúlveda, Caterina Murino, Patricio Contreras, et ainsi prit forme *Nowhere*, le premier film d'un homme qui aime raconter des histoires.

Extrait de la publication

SOUVENIRS DE L'ESPAGNOL

Au lycée national de Santiago, j'ai eu un étrange et formidable professeur. Il s'appelait Juan Godoy et c'était un extraordinaire romancier, mal considéré par ses pairs qui ne lui avaient jamais pardonné son talent et une audace qui témoignait avec éclat de son amour pour la langue. "Les conquistadors avides de fortune arrivèrent sur nos terres avec quatre pauvres mots en bouche, mais avec eux venaient aussi des hommes désireux de nommer le nouveau monde avec des mots qui devaient nécessairement en être issus. L'un d'eux était Alonso de Ercilla, le poète qui arriva pauvre et repartit tout aussi pauvre, mais répandit parmi nous la précieuse semence du castillan, que nous avons arrosée, veillée, cajolée jusqu'à en faire une langue universelle qui s'appelle l'espagnol. C'est une langue qui invite à l'audace car sa jeunesse est contagieuse et car ses règles n'ont pas été inventées par les grammairiens mais par le libre arbitre des poètes", écrivait le professeur Juan Godoy dans sa *Lettre à l'Espagne*, ce pays dont il savait tout mais où il n'était jamais allé.

Il est dit que tout homme doit découvrir quelque chose qui justifie sa vie. Moi, j'ai découvert que ma seule patrie possible était ma langue, parce que *patrie, foyer, terroir* ou bien sont synonymes d'un espace festif, joyeux, ou ne sont que des phonèmes dépourvus d'esprit.

Il n'est pas de plus grande fête qu'une réunion d'hispanophones venus de tous les confins de notre langue. Les écouter nommer les mêmes choses avec le trésor infini de nos substantifs, constater qu'ils emploient des adjectifs et des temps verbaux correspondant pleinement à leurs réalités telluriques et qu'ils n'hésitent pas à recourir à des tournures amérindiennes procure une heureuse sensation d'appartenance à une culture qui ne se

trouve pas dans les musées, mais à une culture d'aujourd'hui, qui se fait ici et maintenant, à toute heure, en un formidable effort de rassemblement, car l'espagnol – et ceux qui connaissent d'autres langues le savent – ne se défend pas par l'exclusion et est une langue apte à comprendre et à nommer l'univers.

Que certains s'obstinent à appeler castillan l'idiome qui lie sentimentalement les gens de trois continents me paraît une méconnaissance ou une volonté conservatrice risquant de faire vieillir prématurément la langue la plus jeune et la plus dynamique de toutes celles qui se parlent sur terre.

Le castillan est un doux souvenir que nous conservons avec amour, mais la langue qui fait de nous ce que nous sommes, qui nous explique, nous confère un caractère universel, s'appelle, et cela pour toujours, l'espagnol.

Extrait de la publication

Le boxeur milanais monta sur le ring avec son agilité habituelle, il courba le corps pour passer entre les cordes et son ventre de champion se balança pendant quelques secondes immortelles. La foule qui remplissait le palais des sports de Milan rugit, cria, car la tripe de Kid Tropea faisait partie du patrimoine de la boxe italienne, c'était le supplément d'humanité permettant au champion milanais de tenir à distance ses rivaux qui frappaient des coups aussi désespérés qu'inutiles et de préparer ses attaques précises, destructrices et définitives.

Kid Tropea rejoignit son coin, où Paolo, son soigneur, l'invita à s'asseoir sur le tabouret et lui mit le protège-dents. D'un geste, Kid Tropea demanda un peu d'eau, se rinça la bouche et cracha, puis il murmura :

– Où est l'Albanais ?

L'Albanais avait un nom, Telasmeth Tothodas, et un surnom qui illustrait son talent sur le ring : le Chat de Tirana.

Les deux athlètes appartenaient à la catégorie mi-lourd et sur Kid Tropea on en savait déjà beaucoup, presque tout, car la presse sportive ne lui avait jamais marchandé les éloges. Dans une chronique mémorable publiée dans *Il Manifesto*, Osvaldo Soriano avait écrit : "Kid Tropea, surnommé la Tripe, est un de ces boxeurs puissants comparables à Sugar Robinson ou Mohamed Ali. Tropea est un fondateur d'école et de style, car de même que Sugar Robinson a fondé l'école des coups longs et Mohamed Ali inventé le style consistant à danser comme un papillon et à piquer comme une guêpe, de même Kid Tropea est-il le créateur d'un concept de distance comparable à la distanciation brechtienne au théâtre, qui lui permet de fatiguer l'adversaire pour ensuite lui porter une droite longue et

Extrait de la publication

destructrice, dans le style de Mantequilla Napoles, ou à le frapper en plein ventre, ce qui garantit le KO."

Sur Telasmeth Tothodas, le Chat de Tirana, personne n'avait jamais écrit la moindre ligne, bien que son manager s'obstinât à exhiber des coupures de journaux albanais et une photo de son champion posant avec Enver Hoha.

Le boxeur albanais fut accueilli par un concert de sifflets et aux cris de "porc extracommunautaire!" qui ne troublèrent ni sa physionomie ni sa démarche. D'un bond il grimpa sur le ring, se glissa entre les cordes et gagna son coin. Là, son soigneur, masseur et manager, un Mexicain aux grosses moustaches, l'accueillit par une épaisse bouffée de tabac brun et lui tendit une boîte de Coca-Cola que le Chat de Tirana but avec une avidité manifeste.

Dans son coin, Kid Tropea s'exclama :

– Mais c'est un nain ! Ce type mesure à tout casser un mètre cinquante !

– Le venin et le parfum sont toujours dans de petits flacons, répondit Paolo en l'éventant avec la serviette.

Une voix demanda le silence et, invités par l'arbitre, les deux boxeurs vinrent au centre du ring.

Kid Tropea était imposant, avec ses bottines Armani, son short Ermenegildo Zegna et ses gants dont la griffe Versace lui enserrait les poings. Le Chat de Tirana, lui, était un véritable assortiment de soldes et d'articles sportifs à prix réduits. Sur son peignoir fané, on pouvait encore lire : "Pension Panchita."

– Je ne veux pas de coups bas, donnez-vous la main et offrez un bon spectacle, leur dit l'arbitre.

Kid Tropea hocha la tête, oublia ses triomphes olympiques et regarda le Chat de Tirana dans les yeux.

L'Albanais inclina la tête et rendit son regard au champion milanais.

Alors, sans qu'un seul mot fût prononcé, Kid Tropea sut qu'il devait perdre ce combat, car dans les pupilles de l'Albanais il voyait, comme dans un film, tout un arrière-plan de misère, et que pour le boxeur nain, le triomphe signifiait la liberté.

Kid Tropea regagna son coin pour y attendre le coup de cloche qui ouvrirait le premier round. Il se rappela fugacement une nouvelle de Jack London, qu'il confondit avec une autre de Rind Larner et, très serein, il annonça à son soigneur :

– Paolo, je vais me laisser tomber au premier coup. C'est une question de principes.

En face, le Mexicain conseillait l'Albanais :

– Et surtout esquive le crochet au ventre, mon gros. S'il t'atteint là, tu es foutu, même la Vierge de Guadalupe ne pourra pas te sauver.

La cloche sonna. Kid Tropea s'avança avec élégance, tandis que le Chat de Tirana se ruait sur lui en bourrant de coups désordonnés les cuisses et les genoux du champion milanais et en se cachant sournoisement sous son ventre, si bien que Kid Tropea ne savait plus ce que faisait son adversaire.

Soudain, l'athlète milanais sentit un coup aux testicules qui, bien qu'atténué par la coquille protectrice, le mit hors de lui. Alors, malgré le palmarès de ses victoires mémorables, il se pencha pour conseiller sportivement à son adversaire : "On ne cogne pas là-dessus, espèce de nain de merde", geste chevaleresque dont le Chat de Tirana profita pour bondir et décocher un direct sur l'œil du gentil Milanais.

Kid Tropea vit, non pas une mais mille étoiles, une galaxie entière, et en tombant il ne put que se protéger la tête de ses mains gantées, car le Chat de Tirana continuait à le bourrer de coups de poing, de tête, de pied, sourd aux appels furieux de l'arbitre qui lui intimait l'ordre de regagner son coin.

Le lendemain, la presse de gauche parla de la victoire de David contre Goliath, tandis que les journaux berlusconiens réclamaient l'expulsion de l'Albanais indésirable.

Et que fit Kid Tropea ? La seule chose que pouvait faire un champion. L'œil en compote, il s'installa à sa table habituelle, dans son bar habituel, et à ses vieux amis il parla de ses victoires passées, car les triomphes, si minces et éphémères soient-ils, sont le seul baume de ceux qui prennent tous les coups.

Extrait de la publication

BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINE

Histoires d'amour d'Amérique latine
Présentées par Claude Couffon

Federico ANDAHAZI
La Villa des mystères

José María ARGUEDAS
Yawar fiesta

J. BLANC, J. HOCQENGHEM, Y. LE BOT ET R. SOLIS
La Fragile Armada
(La marche des zapatistes)

Alfredo BRYCE-ECHENIQUE
Le Petit Verre de ces dames
Ne m'attendez pas en Avril
Noctambulisme aggravé
L'Amygdalite de Tarzan
Guide triste de Paris

Jesús DÍAZ
Les Paroles perdues
La Peau et le masque
Parle-moi un peu de Cuba
Les Initiales de la terre

Ramón DÍAZ-ETEROVIC
Les Sept Fils de Simenon
La Mort se lève tôt

Mario DELGADO APARAÍN
La Ballade de Johnny Sosa
Une histoire de l'humanité

Santiago GAMBOA
Perdre est une question de méthode
Les Captifs du Lys blanc

Extrait de la publication

Esteban le héros

Mempo GIARDINELLI
Fin de roman en Patagonie

Javier GONZALEZ RUBIO
T'aimer fut mon châtiment

Sylvia IPARRAGUIRRE
La Terre de Feu

Alejandro JODOROWSKY
L'Arbre du Dieu pendu
L'Enfant du Jeudi noir

Miguel LITTIN
Le Voyageur byzantin
Le Bandit aux yeux transparents

Elsa OSORIO
Luz ou le temps sauvage

Leonardo PADURA
Electre à la Havane
L'Automne à Cuba
Passé parfait
Le Palmier et l'Étoile
Vents de carême

Alfredo PITA
Le Chasseur absent

Horacio QUIROGA
Contes d'amour de folie et de mort
Anaconda
Les Exilés
Au-delà
Le Désert

Hernán Rivera LETELIER
La Reine Isabel chantait des chansons d'amour
Le Soulier Rouge de Rosita Quintana

Extrait de la publication